



Reims Oreille

Été 2012 - N° 29



Edito

◀ L'avis du spectateur

Ma Compil à moi

◀ Olivier Marais

C'était presque aujourd'hui

◀ Jean-Michel Caradec

De chanson et du reste

◀ Philatélie et chanson

Chantons à Sèmes

◀ Le groupe Machin

Des nouvelles de...

◀ Claude Semal

Du côté de chez...

◀ Gilles Roucaute

Gugusse

◀ Deux Goualantes

Square

◀ Iggy Populaire

Paradis Blues

◀ Le clebs (5)

Questions

◀ Hervé Akrich

Comment ça naît, une assoc' ?

◀ Chapitre 2

L'X, Y, Z de JFC

◀ Fontenoy

◀ *Et les promos de saison :*

*Manu Lods - Batlik - Frasiak Trio - Bernard Joyet -
Nicolas Bacchus - Hervé Akrich - Hélène Grandsire -
Olivier Marais - Philippe Thomas*

Retrouvez-nous sur le Web
<http://reimsoreille.free.fr>

◀ Sommaire :

♦ Edito : « Courrier du Spectateur »	p.2
♦ Ma Compil à moi : « Olivier Marais »	p.3
♦ Presque aujourd'hui « Jean-Michel Caradec »	p.4
♦ Chanson et reste : « Philatélie et Chanson »	p.5
♦ Chantons à Sèmes : « Machin »	p.6
♦ Des nouvelles de « Claude Semal »	p.8
♦ Du côté de « Gilles Roucaute »	p.10
♦ Gugusse : Deux Goulantes	p.12
♦ Square : « Iggy Populaire »	p.13
♦ Paradis Blues : « Le clebs (5) »	p.14
♦ Hervé Akrich... se pose des questions	p.16
♦ Comment ça naît, une assoc' ? (chap.2)	p.18
♦ L'XYZ de J.F. Capitaine : « Fontenoy »	p.20

Edito : L'avis du spectateur

Notre monde ne peut être que désespérant puisque les hommes sont désespérants.

On ne peut s'empêcher, en tout cas, de faire le simple constat qu'à naviguer entre Beethoven / Beckett et Chimène Badi / Anne Roumanoff, on n'a pas choisi le créneau le plus favorable.

Inviter un public à des dates indéterminées, sans trop d'information, à venir écouter des chanteurs inconnus pour beaucoup, dans des salles de banlieue, suppose chez nos concitoyens une démarche curieuse et sans a priori qui, apparemment, fait parfois défaut.

On peut toujours se soulager en critiquant telle ou telle politique : des médias, des télé,

de la ville, des régions, du pays, du monde, et on aura raison de le faire, mais autant boire une bouteille de vain.

A Reims comme ailleurs, il y a les gens qui sortent et ceux qui ne sortent jamais ou quasiment jamais. Pour les gens qui sortent l'offre est permanente. Surement trop, alors la plupart choisissent les autoroutes de la culture, parce que c'est plus facile, qu'on est en pays, en milieu de connaissance, dans des lieux dignes de nous et des programmes de vraie culture. Alors on s'abonne à la Comédie, au Théâtre, au Manège. Une fois par mois, on va au concert de musique au Musée parce que c'est à l'heure de la messe et que c'est gratuit et au Musée. Une fois par an on va au festival de Jazz parce que c'est dans les Celliers Pommery et que c'est rituel. Pas sûr que tous ces grands amateurs de jazz se ruent dans les petits concerts. Presque sûr qu'un Rémo Gary pris dans un abonnement de la Comédie remplit la salle !

Les plus ou moins jeunes qui vont à la Cartonnerie, qui aiment rester debout deux heures et s'en mettre plein les oreilles, ont comme poètes préférés Jean-Louis Aubert et Dominique A. Même pas une moquerie, simplement pour dire un public différent que je vois mal sur la mousse du Ludoval.

Ceux qui vont à « l'Affiche » sont les mêmes qui, quand ils vont à Paris, vont au « Théâtre des Deux Ânes » ou similaires, et à l'Affiche pour voir de près des artistes vus chez Ruquier ou similaires. Preuve, Manu Galure, peu connu et qui se paie un public minimum.

Hors ces directions, j'ai cru remarquer que ce qui marche (relativement) relève de deux choses : public copains-famille et festival.

- copains-famille : si lors des spectacles théâtre d'amateur ou chorale, on enlevait les amis et les neveux, on pourrait constater que le « vrai » public n'est pas énorme. Exemple : dernièrement au conservatoire, une soirée chansons avec les élèves et la salle est pleine de parents photographes admiratifs de leurs génies et le lendemain soirée avec D. Rago mais sans les parents...

- festival : donne un côté festif, une unité avec un sentiment de plein de choses, crée un rituel. Est-ce que (c'est l'exemple qui me vient) les mêmes artistes programmés au festival Dimey feraient autant de monde saupoudrés dans l'année ?

Je n'en tire pas de conclusion. Même restreint, nous avons un public. Mais un public volatile et peu fidèle. Dans ma proximité je vois facilement une bonne dizaine de personnes qui aiment, qui viennent, mais pour diverses raisons viennent plus parfois que régulièrement...

Peut-être, plutôt que parsemer des concerts, faudrait-il se concentrer sur un temps plus court, sur une période aux dates bien choisies. Lui donner un nom, un lieu. Y mêler Tremplin et groupes locaux, chorale de marins et bal folk (je dis n'importe quoi, c'est juste pour dire !!).

Un choix qui permettrait d'informer longtemps à l'avance nos aficionados qui auraient moins l'excuse d'être occupés ces jours là. Donnerait le temps d'une promotion plus efficiente.

Conclusions de l'ami Pierre :

- pessimiste : « Il faut une infinie patience pour attendre toujours ce qui n'arrivera jamais. »

- optimiste : « Rien n'est jamais perdu tant qu'il reste quelque chose à trouver. »

■ Jean Sèrrien

◀ **Ma compil à moi : OLIVIER MARAIS**

Olivier Marais fut un de nos très bons finalistes du Tremplin Chanson 2012.

Nous lui avons demandé de nous confier sa compil de dix titres, l'occasion pour lui de nous présenter ses coups de cœur du moment...



LES BLAIREAUX
« Dresde »

La chanson des Blaireaux
qui fout les poils !

LOÏC LANTOINE
« Pierrot »

La plus belle chanson
est celle qu'on fait
pour un copain

WALLY
« C'est pas évident »

parce que c'est pas évident
de ne choisir qu'une chanson
de Wally !

JEF KINO
les Baltringues

En souvenir d'un soir
où on a chanté ça
tous les deux !

CÉDRIC LARONCHE
« La D117 »

Le pote Cédric,
indispensable,
tout simplement

LE FIL DE L'EAU
« Le Fil »

Cette chanson
est un hymne !

EVELYNE GALLET
« La fin du monde »

Juste magnifique...
comme une chanson
de Matthieu Côte.

ALEX ET SA GUITARE
« La place du con »

Allez et retournez les
voir sur scène !

GÉRALD GENTY
« Le Métro »

J'adore,
pis c'est tout !

SAMUEL LEROY
« L'Horoscope de Pénélope »

Samuel,
le roi des jeux de mots.

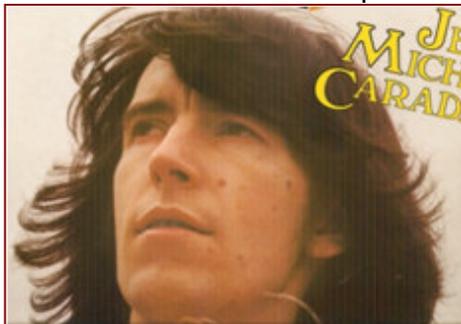
◀ C'était presque aujourd'hui, mais bien quand même...

CARADEC Jean-Michel. (1946- 1981). Poète et musicien à la chevelure iodée

*La CX qui s'enroule autour d'un peuplier
Dix mots de Caradec dans un sac d'écolier.*

(A. Leprest)

Certains parlent de destin. D'autres plus prosaïques d'accident de voiture. La mort, elle, s'en fout : elle vient d'attirer dans sa barque un enfant du triskell. A peine le temps de nous émerveiller et Jean-Michel était reparti rejoindre Mélusine sur sa colline aux corallines.



Dans son dernier disque, certains titres sonnent bizarre : **Sur le fil du funambule - Passeport pour la mort - Et je pars - Et qu'est-ce qui va rester - Dernier avis :**

*Parti sans laisser d'adresse
Ne pas chercher à me retrouver
J'ai pris la clé
C'est fermé*

Fils de marin et d'institutrice, il apprend la flûte au conservatoire de Brest, avant de se voir offrir une guitare. Enfant de cette Bretagne, belle quand elle pleut, il s'essaie alors à chanter du Dylan dont il sera fou toute sa courte vie.

*Mister Tambourine Man
Je suivrai ta route
Il faut chanter ce qu'on aime
Coûte que coûte*

Et puis ce sont de ces rencontres qui vous changent la vie. Pierre Brasseur en bordée dans le coin l'invite à Paris. Serge Reggiani l'emmène chez Polydor. Raymond fait troisième dans le tour de France. On est en 1969.

Premier album 3 ans plus tard. **Mords la vie** donne le ton, mais il faudra attendre le suivant pour faire le plein de succès : Ma petite fille de rêve (*T'as pas la bouche rouge, t'as pas les yeux charbon noir*) et toutes ces Colombine, Marie, Madeleine, Madeline et Suzon qui s'ébrouent au milieu d'oiseaux qui volent à l'envers, et

*Si les paroles
Sont un peu folles
C'est que les enfants
Inventent tout le temps*

Bon vivant, Jean-Michel a aussi des idées et des révoltes : « *Mon devoir aussi est de crier lorsqu'il*

faut crier et de gueuler quand il faut gueuler » Justement en 78, l'Amoco Cadiz a des yeux de balourd et s'amuse à repeindre en vert pétrole les environs de Portsall. Jean Michel qui aime les oiseaux porte la colère des locaux :

*Je suis un pêcheur de Portsall
Et mes poissons se font la malle ...
Ils ont peint de noir nos sirènes
Ils ont pétrifié nos bateaux
Mais faudrait pas croire que la haine
Se calme avec les mortes eaux*
« *Quand j'ai écrit Portsall, j'étais sur place, les pieds dans le pétrole, et j'ai chialé pendant deux heures devant ma plage qui était souillée ».* Caradec aime et chante la

Bretagne, mais très ancré à gauche, il se méfie des tendances par trop régionaliste : « *Ce qui me gêne, ce sont les réactions d'un certain public autour d'un nationalisme exacerbé qui sent le racisme.* »

Et si Jean-Michel n'aura pas toujours dans sa courte carrière l'écho qu'il aurait mérité, il reste un auteur repère dans ces moments où la chanson française se reconstruit sur les cendres du yé-yé.

Certains vers le feront passer pour mièvre, avec ses *petits lapins qui courent dans la clairière*. Certains le trouveront trop tendre avec cette *mer qui fait couler larmes en tes yeux*. Eternel ado, celui qui se définissait comme *un enfant supranaturel de Charles Trenet et Bob Dylan*, savait aussi, entre pêche-foot et verres de vin, chanter du cru, comme cette version paillardes de « **Heureuse un peu** » enregistrée à son insu :

*Quand j'aurais baissé tes guêpières
Je t'empaleraï sur ton évier.
Si ça pouvait te rendre heureuse un peu....*

Comme il savait aussi nous emmener dans son univers celui du petit ramoneur ou celui de fifi l'oiseau : Il y a beaucoup d'oiseaux chez Caradec. Surement qu'il aimait la liberté !

*Moi l'enfant pas gentil
Le dernier de la classe
Je sors de mes godasses
Et je vais dans la ville
Sur la pointe des pieds je m'en vais*

■ Jean-François Capitaine

◀ De chanson et du reste : « PHILATÉLIE ET CHANSON »

La chanson m'emmerde. C'est quand même con à dire quand on l'apprécie comme c'est mon cas. Elle est à mes yeux un outil merveilleux pour faire passer et susciter des émotions ou des idées. Mais l'absence de sens critique qui la caractérise m'exaspère. C'est qu'il convient d'adhérer sans restriction à la chanson « de qualité » : on milite entre connaisseurs, on déplore l'ignorance des autres, on se satisfait de son bon goût. Quiconque la remet en question passe aussitôt pour un traître à la cause. Si bien qu'on a l'impression d'être dans le champ du religieux, ne tolérant guère plus que la genuflexion devant l'autel de la chanson.

Un extrait d'un texte de Sarclo : *« Il y a de nombreuses personnes qui croient aimer les auteurs de chansons, et qui se rendent dans des petites salles ou des festivals pour les applaudir. Malheureusement ce sont des gens qui ont réglé l'horloge de leur sensibilité sur la nostalgie de l'époque où la chanson était évidente et vivante, et c'est pourquoi ils contrôlent la correction de l'écriture et de l'accompagnement des chansons précisément à l'aune de leur obsolescence. »*

Il ne s'agit pas pour les auteurs de fournir à ce public une écriture et une musicalité inventive, mais de reproduire une façon de faire et des sujets rassurants. C'est ce qui fait durer la chanson « rive gauche », sorte d'artefact qui ressemblerait culturellement à la peinture qu'on vend à Montmartre ou à une décoration de jardin type Blanche Neige.

C'est la raison pour laquelle, s'il puise dans des émotions et un imaginaire modernes, dans un vocabulaire non périmé et dans une musicalité vivante, un auteur de chansons aura toutes les peines du monde à trouver un public : les gros conduits sont encombrés de conneries et le petit est encombré de philatélistes. »

On ne saurait mieux dire. Les philatélistes sont légion et le timbre de voix n'y est pour rien. L'amateur de chanson est trop souvent sectaire, se comporte en puriste, en séide qui donne l'impression de ne supporter qu'un genre particulier de chanson – un genre, il faut bien le reconnaître, un brin suranné mais dont le prestige semble devoir se juger en regard de la bassesse des produits médiatiques de l'industrie du spectacle, auxquels la chanson tant aimée ne cesse d'être comparée – on fait si souvent référence au show-biz pour montrer, par contraste, à quel point la chanson mérite son piédestal, qu'elle ne semble prendre sa valeur que par rapport à lui; la puissance du show-biz semble alors renforcée par la sorte de fascination qu'il exerce sur ceux-là mêmes qui le critiquent. Et cette manière de s'arc-bouter sur la chanson « de tradition », comme si celle-ci relevait d'une pratique immuable, ossifiant la chanson dans une manière de faire plutôt que participer à l'enrichir, l'accompagner dans ses audaces et ses évolutions, qui en porteront le gêne et en garderont la trace – cette citation de Mahler : « La tradition, c'est transmettre le feu, pas prier devant les cendres. »

Au final, la chanson dite « à texte » semble d'une autre époque. Le genre a du mal à se renouveler, que ce soit au niveau musical ou au niveau des thèmes abordés. Bon nombre de textes regorgent de facilités, de bons sentiments et d'images éculées qui témoignent moins du manque d'imagination de l'auteur que d'un souci de satisfaire l'esprit conservateur d'un public confis dans le jus de la chanson de qualité. Or cette chanson parle aujourd'hui, à peu de choses près et de la même façon, de ce dont elle parlait il y a cinquante ans déjà. Elle est alors le reflet d'une certaine forme de paralysie. Préservée comme une relique, on la met sous cloche et on la vénère. On la fossilise et on l'érige en fierté. On se repaît d'inertie et on en ronronne de plaisir. Dans ces cas-là, oui : la chanson m'emmerde.

■ Cyril C. Sarot

◀ Chantons à Sèmes : « MACHIN » des folkeux branchés sur le secteur !

En 1978, Hubert Félix Thiéfaine sort « **Tout Corps Vivant Branché Sur Le Secteur Etant Appelé à S'Emouvoir** ». L'album serait passé assez inaperçu sans le soutien de Jean-Louis Foulquier dans sa quotidienne de France-Inter « Y'a d'la Chanson dans l'Air ».



Le bonhomme était soutenu par un groupe d'hurluberlus directement issu de la scène folk-rock : **le groupe Machin**. Instrumentistes géniaux et doués, mais qui ne manquaient pas d'autodérision.

Trois galettes à leur actif et une quatrième en forme de compil : « **Et Pourtant C'En Etait Pas** » sortie en 1979, chez Sterne.

1979 c'est aussi un des plus beaux riffs du rock, tatataaa – tatataaa – tatataaa – ta tataaa, AC-DC et son autoroute pour l'enfer, ça vous parle mieux ? On pouvait se mettre aussi dans les oreilles du caviar et du champagne, un appel de Londres (plus entraînant que celui du grand Charles) par les Clash, un immense Neil Young plus sauvage et électrique que jamais « **Rust Never Sleeps** ». Au cinéma Coppola nous faisait ses walkyries en hélico et donnait son peut-être plus grand rôle à Brando. Corto Maltese partait en Sibérie... C'est aussi en 79 que les prix deviennent libres, libres de grimper bien sûr. A l'époque la TVA sur les disques était de 33.33 %, car il s'agissait d'un produit de luxe, une baguette de pain coûtait 1,70 francs (0.25 €), un paquet de Gauloises 2,68 francs (0,40 €)... Le Canard Enchaîné parlait des diamants de Bokassa...

En entame de la première face, **Moi Je Suis Un Folkeux**. Un démarrage au violon, bien acide selon les goûts de l'époque.

*Moi je suis un folkeux,
Tire à la rondelle et rabats ta queue*

Trois voix avec reverb, façon Malicorne, une suite à la Gwendall des premières années, une descente sur les toms, une grosse ligne de basse et une gratte électrique gorgée d'effets, mais toujours l'omniprésence des voix et du violon.

J'suis pas comme les rockeux.

J'suis plus comme les popeux.

Et le break sous forme de rock endiablé, solo de gratte électrique Berrysienne, descente de piano Lewisienne.

Moi je suis un rockeux.

Et je suis bien malheureux.

Un final qui reprend le thème initial avec synthé à la clé. Le ton est donné, il est à la parodie, mais de très haute qualité musicale et textuelle.

Nenni ma Foi, est indéfinissable, un pseudo-rock-folk, un melting-pot des influences de l'époque. Mais un seul résumé *l'histoire du con qui dit non*, ben vouiche, c'est les paroles.

Sur la Route de Rome explore le trad irlandais, façon jig ou reel. Démarrage endiablé de guitare sèche, des fiddles, des cuillères. Et toujours le cinquantième niveau des paroles, *Sur la route de Rome... Un conte oulipisque, Fanchon journaliste, Cassioppé, l'antigravité...* Mais tout finit bien par une *histoire ancienne* sur fond de slow, avant le final martial.

Synfolknie poursuit l'épreuve de force musicale sans paroles. Un résumé des paroles « tararatata » (remettez dans l'ordre). Un délire sur des thèmes folk, mais traité à la Klaus Schulz, puis façon Harmonium, poursuivi par une sorte d'Angerie, pour le break je cale sur les références, et retour au thème introductif. Heureusement que les Machins étaient à la fois multi-instrumentistes et surtout doués en diable.

Ma Cabane à La Cambrousse, sorte de folkerie au texte niais, puis guignolesque. Servi par une musique oscillant entre un folk fleur bleue et une valserie munichoise de fin de banquet.

Prélude et Suite, sorte de symphonie rock-folk, qui tient plus de l'exercice de style, le morceau le plus faible (et le plus daté du disque, les synthés de l'époque avaient des sons redoutables).

La face seconde commence par un bijou **Y'A Rien Qui Va**

Y'a rien qui va, C'est la déprime

J'en finis pas de me chercher,

Moi c'est dans l'art que je m'exprime

J'fais des sabots très bon marché.

Le vocal démarre à la folk façon renaissance (Malicorne, sors de ces corps !), voix seules avec trois tonnes de reverb ; superbement harmonisées. Les paroles commencent à dérapier : *Ça grossit pas mon compte en banque.* Et hop le break : rock bien lourd, avec effet à deux balles sur la stéréo. Troisième mouvement interprété par Gilles Kusmerück au piano, une pure merveille. Le piano est soutenu par une rythmique basse-batterie toute en décalage. Le final retourne aux voix seules *Y'a rien qui va et c'est pas l'ped...*

Si j'étais moins phallocrate, second titre de la seconde face, petite légèreté de Machin. Une cajunerie (ça existe, ça ?), triangle à la clé, fiddle, y'a même le « chauffe Dudule ». Mais l'histoire finit mal à cause du voisin du d'ssous !

Lettre Au Pape, petit délire sur les curetonnaileries. Toujours les références au folk (un gros clin d'œil à Gwendall, il me semble, sur le premier break). Et une autre pure merveille de piano par le Kusmerück, façon Bach et un final à la basse Jethro-tullien (façon Bourrée).

Pour Quelques Centimètres de Plus, pastiche de slow langoureux pseudo-planant, la gageure est de tenir 3 minutes sur ce thème sans tomber dans la vulgarité.

*Ma Julie est partie avec le voisin d'en bas,
Qu'en aurait soit disant une bien plus grosse que moi.*

*Peut-être que depuis son plus jeune âge,
Il tire dessus comme un sauvage.*

Der tragiken waltzer, la fête de la bière bat son plein. Peut-être le morceau le moins intéressant de l'album.

I Eat Chewng Gum Cause It's Very Good, avant dernier morceau de la face deux. Rien à redire, un simple (mais hyper-efficace) pastiche d'un morceau jug avec des paroles à la n'importenaouaq, comme diraient les d'jeunes. Les paroles c'est le titre, ils ne se sont pas foulés pour celle-là ! Banjo, jug et washtub (contrebassine) à la clef.

Pénitences interdites clôture la compilation. Qui aurait osé rassembler Les portes du Pénitencier et Jeux Interdits en un seul morceau pour finir un disque, et ça fonctionne !

Leur site : <http://groupemachin.free.fr/>, on peut commander les CD.

- Tony Carbonare : chant, basse, synthés, psaltérion, ...
- Jean-Pierre Robert : guitare, clarinette, flûte, ...
- Gilles Kusmerück : claviers, accordéon, ...
- Jean-Paul Simonin : batterie, percussions, trompette, ...
- Angel Carriqui : textes.

Il existe une compile en CD « Machin En Compile » chez Créon Musique, plus complète puisque comprenant 25 titres.

■ Yves Tréflez

◀ Promos de Saison...



Manu Lods *Un vrai métier*

Manu Lods, celui qui, par son Cucul, a fait grimper la miss'Ravette sur son piano, se remet au boulot avec ce Vrai Métier.

Dans la tradition de la chanson qui dit des choses pas connes sur des musiques pas chiantes, Manu Lods nous peint avec beaucoup de classe des portraits rarement illustres, nous raconte des histoires pas toujours glorieuses. Bref, c'est de l'humain, c'est fait à la main, à la plume, c'est corrosif, direct, drôle... y a du Béranger, y a du Font chez ce mec-là.

www.bacchanales-prod.fr/



Batlik *Le poids du superflu*

Un nouvel album solo de Batlik, le coup de patte, le coup de griffe sont toujours là. Avec son style si particulier, guitare et voix d'écorché, Batlik continue à tracer sa route en dehors des sentiers battus.

Il nous invite à partager ses coups de cœur, de poing et de gueule, à supporter ce poids du superflu. Les titres se laissent découvrir au fil des écoutes, on n'est pas séduit, on est touché. Il donne à la chanson un brin d'originalité, de fraîcheur indispensable. Bravo !

www.abruplepourpoint.com/

◀ Des nouvelles de : « CLAUDE SEMAL »

Reims Oreille : Bonjour Claude. Cabaretje, que tu as joué à Ay, c'est subventionné par les Ministères de la Culture et de l'Agriculture de Belgique ?

C.S. : Ni l'un ni l'autre. On n'a même pas été capables de se faire sponsoriser par Leffe, alors qu'on en boit en scène et qu'on met, à chaque fois, le bar en rupture de stock. Pas nous, mais le public!

R.O. : Les gens viennent se marrer pour des chansons belges et repartent bouleversés et heureux. Tu le fais exprès ?

C.S. : N'extrapole pas trop : j'en connais qui en ressortent énervés ou indifférents.

R.O. : Claude Semal, le rire et les larmes, comme le sucré et le salé, le chaud et le froid, c'est toute la Belgique, ça ?

C.S. : Toute la Belgique et toute la vie.

R.O. : Qui sont ces convoyeurs qui attendent dans ce pays petit ?

C.S. : C'est le nom des "convoyeurs" qui accompagnent les pigeons, le dimanche matin, jusqu'au point de départ de la course, parfois à plusieurs centaines de kilomètres ! "Les convoyeurs attendent", qui est aussi le titre d'un film de Benoit Mariage avec Poelvoorde, c'est le message cabalistique lancé sur nos ondes nationales, tous les dimanches, pour postposer le moment du départ et du lancer des pigeons. J'y vois un beau commentaire sur notre inertie.

R.O. : Tu l'aimes beaucoup, ce pays petit ?

C.S. : Je l'habite, ce qui est déjà pas mal.

R.O. : Tu la vois comment, la Belgique de ton fiston ?

C.S. : Je la vois disparaître d'ici vingt ou trente ans, puisque les Flamands veulent, je crois, leur indépendance et qu'en Europe, il n'y a pas de place à terme pour un état atrophié qui ne pourrait justifier son existence entre les pouvoirs déjà accordés aux régions et ceux déjà délégués à l'Europe. Pas de chance pour vous : nous serons peut-être un jour Français, qui plus est, par défaut. Mais du moins partageons-nous une langue et un espace culturel communs.

R.O. : Combien de spectacles as-tu sur le feu ?

C.S. : Deux ou trois spectacles et un disque. Je suis un prolétaire de la culture : je dois produire pour continuer à bouffer. Le plus

récent, "Ceci n'est pas un chanteur belge", sera officiellement créé au mois d'août au Festival de Théâtre de Spa, en Belgique, avec 14 nouvelles chansons et un univers visuel assez "magrittien". Avis aux amis français : il sera disponible à partir de cette date.

R.O. : Ubu Roi, pourquoi cette pièce ? Tu la joues beaucoup en France ?

C.S. : On a joué plus de 45 fois "Ubu à l'Elysée" en France. C'est du théâtre de marionnettes qui s'inspire de l'œuvre des personnages de Jarry pour raconter la prise de pouvoir de Sarkozy et ses deux premières années de règne. L'idée de faire de Sarkozy une marionnette m'est venue lors de ce meeting incroyable où Sarko parlait à la tribune pendant que Guaino, sa "plume", bougeait les lèvres en même temps que lui. Ça faisait vraiment "la marionnette et le ventriloque". Monsieur Sarkozy représente tout ce que je déteste : l'argent, le pouvoir, le cynisme, l'arrivisme et une absence totale de morale et de principes. Les conditions de son second mariage précipité (même bague, même voyage de noces, mêmes témoins de mariage), après une grande déclaration d'amour à Disneyland, relève carrément de la psychiatrie. Je suis un anti sarkozyste primaire, secondaire et tertiaire. Mais notre spectacle a fait rire beaucoup de monde en France, y compris des "sarkozystes repentis".

R.O. : Claude Semal "farceur", est-ce que ça te convient ?

C.S. : J'ai l'œil qui pétille, les dents qui grincent, l'âme qui geint et le sang qui bout. Je dois faire avec cette anatomie particulière. Farceur, assurément donc, mais celui qui ne verrait que ça en moi se tromperait évidemment. Ou alors, plutôt farce du Moyen-âge ou même farce de la dinde (parce que je sais aussi faire la dinde, nonobstant ma rigoureuse hétérosexualité).

R.O. : Et Claude Semal "acteur dramatique" ?

C.S. : Dramatique à mort, avec, pour les mê-



mes raisons, les mêmes réserves. En plus, je pleure toujours à la fin des films. Je suis bon public du côté de l'émotion. Bon acteur, ça se discute.

R.O. : Et ces révolutions qui tournent souvent sur elles-mêmes ?

C.S. : J'ai un immense respect pour la récente campagne présidentielle du Front de Gauche en France. La "radicalité concrète", "l'insurrection civique", "la révolution citoyenne", ça me convient tout à fait. La fusion entre le socialisme révolutionnaire et l'écologie, aussi. J'ai une vraie passion pour la politique, mais je suis un mauvais militant. Mais j'ai beaucoup de mal à concilier un engagement concret avec mon métier, ma famille et mon caractère. J'essaie de "faire avec".

R.O. : Jacques Brel était belge ?

C.S. : Plutôt "flamand francophone", comme il se définissait je crois lui-même. Canaux, clochers, ciel bas. Ou alors, évidemment, Bruxellois. La Wallonie industrielle est peu présente dans son œuvre. Ceci dit, s'il n'était pas à proprement parler "belge", tous les chanteurs chez nous sont devenus un peu "brelges".

R.O. : Et le cinéma ? De quel rôle rêves-tu ?

C.S. : De celui qu'on me proposera. A la prochaine rencontre !

J'aime bien les défis d'acteur. Un rôle de bourge avec un accent français, par exemple. Dans le film de Lucas Belvaux, j'avais un rôle de chômeur alcoolo et métallo très coloré, très belge, avec accent wallon. Pouvoir jouer le contre-pied de ça, ce serait génial. Mais dans le cinéma, vous dépendez du désir des réalisateurs. Ils doivent pouvoir rêver sur vous. Outre que je ne suis pas très glamour pour jouer un banquier parisien, je ne suis pas sûr d'être vraiment en tête de liste au box office.

R.O. : Tes projets ?

C.S. : Prochain disque dans les starting-blocks : "Chez nous", chez "Franc'amour" avec les 14 nouvelles chansons du spectacle "Ceci n'est pas un chanteur belge". Entre parenthèses, ce sera mon dixième album !

R.O. : Quel est le statut d'artiste, de saltimbanque, de théâtrien, d'écrivain en Belgique ?

C.S. : Chômeur professionnel, avec un sta-

tut ponctuel de travailleur salarié quand on joue en scène. Ça ressemble un peu au statut des intermittents en France avec des montants de "chômage" beaucoup plus bas mais plus facile à conserver dans le temps (quoique ce soit en train de changer !). Je travaille à un projet de coopérative culturelle pour essayer de ne plus dépendre du chômage ou d'hypothétiques subsides pour pouvoir continuer à vivre et à créer. Avec les restrictions budgétaires qui s'annoncent en Europe, on commencera par couper tous les budgets volants. Ceux dont, précisément, j'ai parfois pu bénéficier. C'est le plus difficile dans ce métier : il nous faut, en permanence, nous inventer un emploi au lieu de faire simplement notre métier.

R.O. : Si tu devais choisir entre la chanson et le théâtre, entre l'écriture et la scène, entre la frite et la moule, entre Bruxelles et le Périgord ?

C.S. : Si je suis toujours là et si je suis toujours un peu créatif, c'est précisément parce que je n'ai pas choisi. Je pratique la poly-culture intensive.

R.O. : Ce métier te rend heureux ?

C.S. : je ne crois pas qu'un métier seul puisse vous rendre heureux ou malheureux. Disons qu'il m'a fallu cinq ans de psychanalyse pour continuer à pratiquer avec plaisir "mes métiers" sans me blesser perpétuellement aux regards que les autres pouvaient poser sur moi. C'est évidemment un métier très narcissique — on joue avec son corps exposé, avec ses émotions mises en scène — et l'égo affleure en permanence sous la peau. Ça vous rend fragile, et le succès, comme le pouvoir, peut rendre fou ceux qui l'approchent. A 58 ans, j'ai la sérénité un peu moqueuse des artisans. Je pétris la pâte, je fais du pain. Il y en a même qui me l'achètent et qui aiment ça ! Je ne demande rien de plus. C'est très important pour moi, mais mon bonheur, je vais le chercher ailleurs : j'aime, je suis aimé et j'ai un merveilleux petit garçon de quatre ans et demi. Tout ça est très démocratique : c'est le bonheur à la portée des caniches.

R.O. : Où sont passés les moineaux ?

C.S. : Dans les chansons... et sur les trottoirs du monde. Mais pour s'être aperçu de leur disparition, encore fallait-il préalablement les avoir un peu regardés ;-).

◀ Du côté de chez... GILLES ROUCAUTE

1. *Qu'est-ce qui te fait chanter ?*

Les chansons que j'ai écrites. Ce sont elles qui m'ont fait monter sur scène pour les défendre et les porter et puis, ma foi, j'y ai pris goût.

2. *Qu'est-ce qui te fait écrire ?*

Va savoir.... C'est une drôle et impérieuse nécessité.

Et toi, qu'est-ce qui te fait respirer ?

3. *Qu'est-ce qui te pousse à monter sur scène ?*

Au début, la nécessité de défendre les chansons qui m'étaient nées.

Maintenant, l'envie de partager avec qui le veut bien le monde que je trimbale avec moi.

4. *Y a-t-il une chanson de toi que tu préfères à toutes les autres ?*

Arghh... Tu es fou ? Tu me demandes de choisir entre mes enfants ?

Elles sont toutes mes filles et je les aime toutes, même les plus bancales et mal foutues !

5. *Y en a-t-il une que tu regrettes ?*

Toutes celles que je n'ai pas écrites alors que j'aurais dû le faire. Parce que je n'avais pas le temps, la flemme, parce que je n'ai pas trouvé les mots pour les accoucher, tout ça. Je les entends hurler dans les limbes et elles me hantent.

6. *Sur quelle chanson travailles-tu en ce moment ?*

En ce moment je travaille sur un stock de chansons écrites entre il y a cinq ans et il y a un an pour les porter sur scène et sur disque. Je sens des chansons me travailler mais pas au point de devoir être accouchées.

7. *Quelle chanson n'as-tu pas encore réussi à écrire ?*

Celle qui fera que j'arrêterai d'écrire pour passer à autre chose, parce que j'aurai fait le tour

et que j'y aurai enfermé tout ce que je suis capable de faire.

8. *Quel est ton mot favori ?*

J'aime les mots qui souffrent, ceux qui se font pervertir, violer, comme « réforme », « travail ».

Il faut les aimer et les réhabiliter dans nos paroles et nos chansons, par exemple « Mauvais temps pour les pas conformes / les vaches sans lait, ça se réforme ». Tu vois ?

9. *Quelle mélodie aurais-tu aimé composer ?*

Oh la la... Y'en a.... Ca ne sera pas exhaustif... Le chorus d'harmonica de *The River* de Bruce Springsteen. Les trois quarts des Beatles, comme *A day in the life*, *Julia* ou *the long and winding road*. *I want you* ou *just like a woman* de Dylan. *I just can't stop loving you*, de Michael

Jackson (le genre de trucs qui te reste dans la tête trois jours quand tu l'écoutes). *I hope that I don't fall in love with you*, de Tom Waits (pareil)... *Deixa de Baen Powell*. *La mer* de Charles Trénet (pour les sous). Plein de Bobineries, comme *le démon de minuit trente* mais il y en a d'autres... Des trucs de Gildas Thomas ou de Jehan. Ben ouais, mélodiste, c'est un métier...

10. *As-tu un « modèle » et qui est-il ?*

Le moins possible. Après, c'est tout un boulot de se séparer de ses modèles et de s'autonomiser...

Allez, Richard Desjardins, pour l'intégrité, mais pas pour lui ressembler ; juste pour un jour me ressembler autant qu'il est parvenu à se ressembler.

Ou Rémo Gary, pour la même raison .

11. *Qu'est-ce que tu aurais aimé être ?*

Un lézard au soleil, un cachalot dans la mer, un aigle dans les Cévennes, un enfant pour toute la vie, une femme....



Tout ce que je ne suis pas, en somme.

12. *Quand as-tu décidé de franchir le pas et la rampe ?*

À l'âge de 30 ans. C'est tard, n'est-ce pas ? Il m'aura fallu du temps pour être jeune... (comme dit Picasso).

« I was so much older then, I'm younger than that now » (Là, c'est Dylan).

13. *Préfères-tu le disque ou la scène ?*

Et toi, es-tu fromage ou dessert ? Beatles ou Rolling Stones ? Prince ou Michael Jackson ? Blur ou Oasis ? Pourquoi choisir quand on a droit à tout ?

On peut même dire qu'il y a deux scènes : celles-où-on-voit-dans-les-yeux-des-gens et celles où on ne voit pas. J'aime les deux.

Et j'aime le studio pour le travail, parce qu'il fait fouiller profondément dans le moteur des chansons, et qu'il fait avancer.

14. *Quelle est la plus grande salle où tu as chanté ?*

Sans dec', j'ai joué au stade de France (65 000 spectateurs) mais ça ne compte pas parce que j'étais figurant, pas chanteur...

15. *Es-tu plutôt texte ou musique ?*

Est-ce que je préfère écouter un orchestre symphonique ou lire un bon roman ? Mmm... J'aime les deux.

Mais je préfère, je crois, la chanson, le jazz vocal et l'opéra qui mêle les deux.

16. *Qu'est-ce qui te rend heureux ?*

Le soleil du printemps sur la peau. L'odeur de celle de ma copine sous les cheveux de la nuque. Le petit silence suspendu entre la fin de la dernière note du morceau et le début des applaudissements. La lumière dans les yeux des gens après le concert. Un étranger ami régularisé après des années de galère.

17. *Qu'est-ce qui te rend triste ?*

Les gens couchés dans la rue. Les week-ends sans soleil. La xénophobie d'Etat. Les gens qui regardent TF1 en pensant que la « vraie culture » n'est pas de leur niveau.

Ceux qui ne voient pas l'autre en eux-mêmes. Ceux qui pensent que tout est de la faute des pauvres, des exclus, des étrangers, de qui tu veux, et ceux qui en profitent.

18. *Quel est ton souhait le plus cher ?*

Celui que j'ai fait à la petite étoile filante l'autre jour, qui l'a apparemment emporté avec elle à l'autre bout de l'univers car il ne s'est pas réalisé.

19. *Quelle est ta plus grande crainte ?*

Qu'il ne se réalise jamais.

20. *Quel est ton rêve fou ?*

Aucun rêve n'est fou, c'est ne pas rêver qui l'est. Ça ressemble à une citation, si un lecteur sait de qui elle est, je suis intéressé par l'info !

roucaute.com

◀ Promos de Saison...



Frasiak Trio Live aux Estivales de Pornic

En attendant la sortie du prochain album, ce DVD qui permet de retrouver Frasiak et ses musiciens sur scène, Philippe Gonand à la basse et Jean Pierre Fara à la guitare. Une petite heure avec le concert aux Estivales de

Pornic 2011, et quelques bonus, dont le fameux clip « T'étais pas né », l'hymne à sa ville « Bar-le-Duc City Blues », un émouvant « No es facil »... et aussi un inédit « M. Boulot », qui devrait figurer sur le prochain album...

frasiak.com



Bernard Joyet L'Autodidacte

Héritier de Dimey, frangin de plume de Leprest, Bernard Joyet est devenu une référence en matière d'écriture. Il a confié le soin d'habiller ses mots à celle qui est devenue une référence en matière d'accompagnement, Nathalie Miravette, elle-même devenue chanteuse, interprète et comédienne.

Ce furieux mélange propose ces grands moments d'émotion que sont les chansons, dont les mots ne sont jamais aussi beaux que quand ils sont chansons... sur lesquelles « les mots dansent comme des évidences » !

bernardjoyet.com

GUGUSSE DESCEND DU SINGE

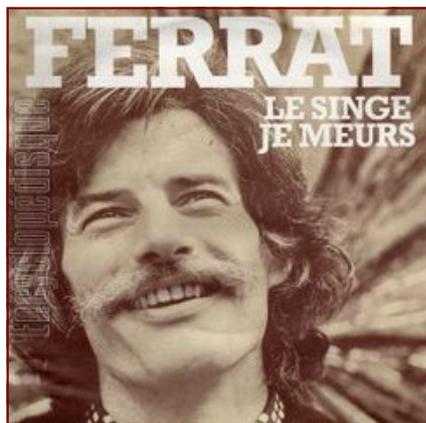
Dans mon jardin zoologique
je suis vraiment dans du coton
j'ai des cocotiers métalliques
j'ai des bananiers en carton
J'ai ma falaise en céramique
au-d'ssus d'une mare en béton
pi j'ai du soleil électrique
pour me réchauffer les arpions !

C'est fou ce que je m'acclimate
au jardin d'acclimatation
où l'on conserve les primates
en bon état d'conservation !

J'ai des gardiens très sympathiques
on surveille avec attention
mes réactions psychologiques
on me soigne aux petits oignons
Et quand je suis mélancolique
on est dans la consternation
on m'apporte un nouveau portique
des trapèzes des pièjacons !

Un vétérinaire authentique
vient pour m'ausculter les poumons
Un docteur en diététique
m'évite les indigestions
On pense à tout c'est magnifique
On m'a fait v'nir une guenon
pour me rappeler les tropiques
pour soigner ma masturbation !

Oui mais sur ma branche en plastique
je lui parais pas folichon
Elle a pour moi rien d'érotique
sur son baobab en béton !
L'amour c'est pas d'la gymnastique
c'est pas prenez la position
c'est la liberté frénétique
ça fleurit pas dans les prisons !



BERCEUSE POUR UN PETIT LOUPIOT

Mon marmouset mon nouveau-né
tu mériterais qu'on te gronde
tu brailles comme un forcené
t'as pas l'air content d'être au monde
T'as le minois tout chiffonné
pourtant tu devrais rire aux anges
avec ton linge enfariné
pour engraisser Monsieur Morhange !

Fais dodo Colas mon p'tit frère
fais dodo mon petit loupiot

Si tu savais combien qu'c'est doux
de vivre et pi comment qu'c'est rose
tu boirais ton bib'ron d'un coup
pour engraisser Monsieur Guigoz
Car si tu bois bien ton lolo
si tu veux la mettre en sourdine
on t'paiera bientôt des p'tits pots
pour engraisser Monsieur Blédine !

On fera ton éducation
ça m'étonn'rait pas qu'on t'achète
les mémoires du roi des cons
pour engraisser Monsieur Hachette
T'auras pas le phylloxéra
grâce aux vaccins systématiques
pour engraisser des scélécrats
de l'industrie pharmaceutique !

T'auras plus tard ta limousine
pour engraisser Monsieur Peugeot
alors t'achèt'ras d'la benzine
pour engraisser Monsieur Esso
T'auras ton coin de serpolet
on t'y permettra des culbutes
avec ta tente et ton duvet
pour engraisser Monsieur La Hutte !

T'auras beau crier les fachos
et les canons c'est dégueulasse
un jour c'est pas du gibier d'eau
qu'on te dira de prendre en chasse
Tu f'ras la guerre à ceux d'en face
vous vous offrirez des pruneaux
pour engraisser Monsieur Douglas
pour engraisser Monsieur Dassault.

◀ Square : « Iggy Populaire »

Il fut une époque pas si lointaine où auteur de chansons était un métier, quand nombre d'interprètes à présent s'imaginent qu'un peu de notoriété suffit à leur conférer une signature.

Il fut une époque où parolier nécessitait un savoir-faire, une exigence, un travail, quand désormais la mode et le nec plus ultra procéderaient plutôt de l'inconscient créateur, la tripe authentique, le spontané profond, pour in fine faire aux petits soins comme aux petits coins.

Il fut ainsi une époque où Pierre Delanoë et Claude Lemesle écrivaient des chansons pour Joe Dassin, sans prétention à la grande poésie ni aux grands engagements, des chansons grand-public, dites populaires, capables de descendre dans les plus petits recoins de rue et de s'y promener longtemps pour divertir, distraire, alléger un peu trois minutes qui auront passé plus vite.

Il est toujours une époque où ces chansons demeurent, avec dédain plus ou moins, classées dans la catégorie variété, crème à bronzer au mieux d'un été, en tube.

Le temps pourtant a démontré le contraire.

Pierre Delanoë disait que, outre la mélodie, le texte, l'interprétation, il fallait à une chanson une construction techniquement parfaite, notamment dans la manière de poser les mots sur la musique, et que cette condition était celle de sa pérennité. Les années ainsi ont donné un lustre à nombre de chansons de Joe Dassin.

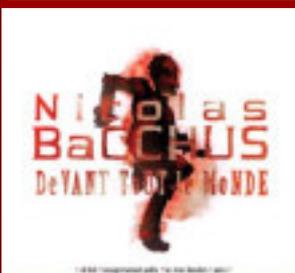
L'une d'entre elles, "Et si tu n'existais pas", figure aux côtés de "La javanaise", "La vie en rose", "Les passantes" et "Syracuse" sur le dernier album d'Iggy Pop.

Quelle que soit la motivation de ce disque, c'est à la chanson française de qualité que le choix de ces titres rend justement hommage.

■ Marc Servera



◀ Promos de Saison...



Nicolas Bacchus *Devant tout le monde*

Très bonne idée que ce CDVD enregistré en public. L'occasion de voir sur scène et d'entendre

en live les chansons du dernier album. Une belle paire de rondelles, l'une pour entendre mieux ce qu'on a vu (ou pas), l'autre pour voir de plus près ce qu'on a entendu. Avec, en prime et en direct, quelques invitées bonnes surprises. Deux belles occasions de retrouver ou de découvrir Nicolas Bacchus sur scène... c'est vivant et c'est pas triste !

www.nicolas-bacchus.com



Hervé Akrich *Faudrait qu'il m'arrive quelque chose*

Un double-album, en direct, avec un public en or. Du coup, l'artiste ne

pouvait pas moins que d'être à la hauteur. Et ce qui ne devait être qu'un simple album est devenu double tant la prestation du public en communion avec l'artiste fut de qualité.

Un double album essentiellement composé de nouveaux titres et de deux reprises indispensables, c'est dire que la plume du garçon n'a pas chômé et que les complices aux divers instruments ont créé !

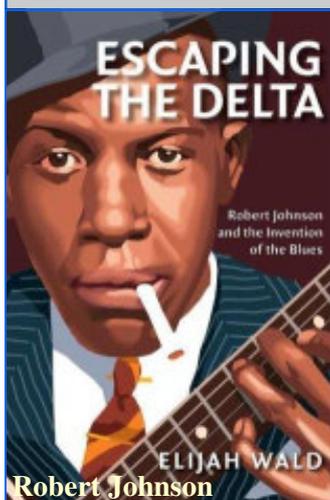
herveakrich.free.fr

◀ Paradis Blues : « Le clebs (5) »

*She say you don't see why
that you will dog me 'round
Now, babe, you know
you ain't doin' me right, don'cha ?
It must-a be that old evil spirit
so deep down in the ground
You may bury my body
down by the highway side
Baby, I don't care where you bury
my body when I'm dead and gone
So my old evil spirit can catch
A Greyhound bus and ride*

Elle dit que tu ne vois pas
que tu es toujours à mes basques
Maintenant, poupée, tu sais que
tu ne me traites pas comme il faut n'est ce pas ?
Je dois être ce vieil esprit maléfique
si profondément enfoui dans le sol
Vous pouvez enterrer mon corps
au bord de la grand route
Baby je m'en fous de savoir où tu m'enterreras
quand je serai mort
Qu'ainsi mon vieil esprit maléfique puisse
prendre le Bus Greyhound et partir

(Me and the Devil - Robert Johnson)



- Hé! Will ! Tu ne te sens plus seul maintenant ! Tu as bientôt tous les Johnson du coin avec toi !

- Vous êtes où, les mecs ? Ah ! Vous étiez cachés derrière « Voyager ... »

- Y a un p'tit bout de temps qu'on est pu dans le système solaire, mais ça n'a pas d'importance.

- Jésus ! Tommy Johnson, Robert Johnson et Son House ! Qu'est-ce que vous foutez là ?

- Ben, on a vendu notre âme au Diable, comme toi, mon pote, se moque Robert.

- Sauf moi, les amis ! Moi, j'suis puni d'avoir descendu Robert pour son jeu de guitare. Du coup il a pactisé avec le Diable, proteste

Son. N'empêche qu'après y jouait comme un Dieu... Ouais ! C'est pas l'truc à dire ici...

- Ouais, j'ai eu la trouille de ma vie à Clarksdale, quand j'ai vu cette ombre qui recouvrait le paysage, le ciel... m'explique Robert.

- En tout cas, ça à marché, renchérit Son. Mec, va falloir t'accrocher tout de suite, il se passe des choses en bas. Faut que tu te montres. Ça va te faire mal ! Quand t'es en bas tu ressens la douleur. Hé ! Tu vas voir un mec blanc ! Dis-lui le nom de ton fils ! N'oublie-pas !

- Qu'est-ce qui se passe les gars ? Tout devient vert ! Putain le coup de vent ! Waow l'éclair ! Ah ! Mes oreilles ! Ca pète ! Ca fait mal ! Vous êtes où ?

« Ça fait combien de temps que je hurle de douleur ? Je reconnais cet endroit à Paris, c'est le Pont Neuf, sauf que là on dirait une tempête en mer tellement y pleut. J'te jure, des vagues de pluie m'arrivent sur la tronche. J'bouffe de l'eau. Oh mon Dieu ! En respirant je sens mes os qui ressortent de ma poitrine, j'suis contre une bagnole. Mes jambes coupées ne me font plus mal. D'ailleurs je ne les sens plus. Qu'est-ce qu'il fout là, le clebs à coté de moi ? Y gémit. P'tain, on sait pas si c'est du poil ou d'la barbaque. La portière de la voiture s'ouvre. P'tain, qu'est ce que c'est que ce gonze qui me tombe dessus. Oh ! Quelle douleur ! Seigneur, t'es un foutu salaud pour que ça m' fasse mal comme ça ! Qui c'est, ce mec ? L'a l'air fou... Ah ! Je souffre, c'est atroce ! Mais... Y dégueule sur moi c'te con ?! Faut que je parte d'ici, bordel ! Aaron, Aaron Aaron ! Viens me sauver mon fils ! Je n'ai que toi. Aaron ! Un éclair vient de me brûler vif, je suis cendres quelque part... »

- T'as retenu la leçon, c'est bien Will ! me tapote gentiment le genou Son House. Te v'là revenu.

Les autres essayent de chasser le clebs qui veut jouer avec eux. Maintenant il est tout beau et en pleine forme l'animal.

- J'comprends pas, j'comprends pas, faut que vous m'expliquiez les gars. Je vais devenir fou. C'est quoi tout ça.

- Tiens prends ton clebs, et... s'avance Robert Johnson.

- C'est pas mon clebs et...

- Si si ! qu'ils me répondent en chœur.

- Faut pu penser comme quand tu vivais. Ici tout va vite parce qu'y a pu de temps. Tu comprends ? me dit gentiment Blind Willie Johnson. Ça va venir doucement. C'est pas si compliqué, ça fonctionne pas pareil quoi ! On t'expliquera au fur et à mesure.

- T'as aimé ma chanson de t'à l'heure ? se gonfle Robert.

- Will ! Faudra que tu y retournes, l'mec blanc l'as rien entendu en bas. m'annonce Son House.

Bon ! On va se détendre, écoute un peu ! Vas-y Robert !

*Friend-boy, she trick you one time,
she sure gonna do it again*

But I'm cryin'

hey, baby don't you want to go ?

To the land of California

To my sweet home Chicago

I'm goin' to California,

from there to Des Moines, Iowa

*Somebody will tell me that you
need my help someday,*

Cryin', hey hey,

baby don't you want to go ?

Back to the land of California

To my sweet home Chicago

Mon pote, elle t'a piégé une fois,
c'est sûr qu'elle va le r'faire

Mais je gueule

hey, baby ne veux-tu pas venir ?

Sur les terres de Californie

Dans ma douce ville natale Chicago

J'vais en Californie,

d'ici à Des Moines, Iowa

Quelqu'un me dira qu'tu auras
besoin de mon aide un jour,

Je gueule, hey hey,

baby ne veux-tu pas venir ?

Revenir sur les terres de Californie

Dans ma douce ville natale Chicago

(Sweet Home Chicago Robert Johnson)



Son House

- Le type d'en bas, c'est lui qui doit convaincre ton fils de vider l'urne dans le Mississipi. Y jettera les cendres de tes jambes dans le fleuve. Mais ici tu peux marcher quand même... Faut qu'à un moment y t'entende dire « Aaron ». Après y devrait comprendre.

- Pourquoi un « froggy » ? Y a pas assez d'Américains les gars ?

- Y s'connaissent bien, et en plus y z'ont passé un moment magique en enregistrant Koko Taylor. Et ça, ça compte ici, m'explique Blind Willie.

- Pour le moment tu vois pas l'décor autour de nous, mais j't'assure que c'est chouette, me parle Son tout en gesticulant. Tu peux voir c'que tu veux ; ta maison, les gens qu't'aimes, mais tu peux pas leur parler. Tu peux les toucher, mais eux y t'sentent pas. C'est à toi d'imaginer. Le plus désagréable, c'est de revenir en bas. Ah ! Au fait y a pas plus de paradis que d'enfer, c'est mélangé si tu veux...

- C'est vachement compliqué quand même ici. On peut être très puissant, mais gaffe aux mauvaises manœuvres. Tu souffres plus, mais t'as des regrets. Et ça, j'te l'dis, c'est ça l'enfer. m'assène Blind Willie.

- Ya des nanas ici ? que j'dis.

A suivre...

■ Philippe Dralet - paradisblues.canalblog.com

◀ Hervé Akrich... se pose des questions !

Les questions que je n'ai jamais osé me poser de peur qu'elles ne me mettent mal à l'aise.

Hervé Akrich : Bonjour Hervé Akrich

Hervé Akrich : Bonjour

H.A. : Alors cette nouvelle cuvée 2012, un bon cru ?

H.A. : T'as rien trouvé d'autre que la métaphore œnologique pour une sortie de CD ?

H.A. : Ça commence bien cette interview, faut se montrer imaginatif maintenant pour te causer ?

H.A. : Je n'irai pas jusque là mais, quand même, les clichés à trente centimes d'euros ça va bien.

D'ailleurs page 8 sur le CD n°2 y'a une chanson dont le titre est justement « Clichés ».

H.A. : Du coup tu fais l'enchaînement toi-même, direct, j'ai plus qu'à prendre des notes.

H.A. : Exactement. « Clichés », c'est une chanson comme je ne me la serais pas autorisée il y a quelques années. Pas vraiment de cohérence, un sens assez vague, juste un plaisir d'aligner des mots, une espèce d'écriture automatique, bien loin du « thèse antithèse synthèse » qu'on peut reprocher à certaines de mes chansons un peu trop démonstratives. Dans celle-ci le sens est laissé à l'appréciation du client, j'aime bien aussi.

H.A. : T'as tout laissé dans ce double live, les applaudissements, les rires, et tes blagues entre les chansons. Tu ne crains pas qu'on ne s'en lasse un peu au bout de quelques écoutes ?

H.A. : Si, je connais ça, les blagues d'Higelin ou de Sarclo dans des versions live, ça a vite fait de gaver.

Mais on a veillé, au montage, à ce qu'il suffi-

se de zapper à la plage suivante pour tomber sur le début de la chanson. J'avais envie de faire entendre ça, cette espèce de connivence qui arrive parfois, quand le public est de qualité (et ces deux soirs-là il l'était), où j'ai l'impression que les gens attendent autre chose qu'un simple enchaînement judicieux de chansons.

Mes chansons sont tellement moi-même que forcément le spectacle tire sa cohérence du fait que le personnage c'est moi, faut que j'assume ça, quitte à paraître cabot, sans pudeur, ou plein de parti pris et de mauvaise foi.

H.A. : C'est vrai que tes chansons sont rarement des histoires, avec des personnages complètement extérieurs à l'auteur, c'est toi, avec ta vision du monde, que tu nous sers et rien d'autre, sans recul sans paravent. Ça va ? Ton ego s'y retrouve bien ?

H.A. : Mais qui es-tu, toi pour venir me faire la leçon

sur la taille de mon ego ? Je te retourne la question : ton ego à toi, il a la taille mannequin ? De quel droit tu te moques de ceux qui l'ont un peu fort ? Tu crois que c'est facile tous les jours pour nous, les obèses du moi ?

H.A. : Allez parle-nous des musiciens de ce disque.

H.A. : Des pointures, des mecs adorables. On a passé pas mal de temps ensemble en résidence de création de ce spectacle l'an dernier et c'était un régal. On a cherché dans tous les sens les orchestrations qui marchaient bien. On ne s'est jamais contenté de la première idée.

HERVÉ AKRICH DOUBLE LIVE*

**FAUDRAIT QU'IL M'ARRIVE !
QUELQUE CHOSE !**



Ça m'amuse de considérer cet album comme un dernier témoignage de l'époque où la France était un pays capitaliste

Faut dire que mine de rien, l'apport d'une vraie base rythmique basse batterie, ça ouvre des tas de possibilités pour les deux autres musiciens. Du coup Sébastien qui jusqu'à présent était un peu rivé à son piano, a pu s'épanouir au xylophone, au métallophone, à l'accordéon. Y a pas deux chansons qui se ressemblent dans ce spectacle et dans ce disque. Ça part dans pas mal de directions.

H.A. : C'était prévu au départ de faire un double album ?

H.A. : Non, on s'était dit, sur deux concerts enregistrés au Ludoval, y aura bien une dizaine de chansons correctes et dignes d'être gardées et gravées. Et puis, à l'écoute, j'ai trouvé qu'aucune ne méritait d'être éliminée, alors j'ai décidé de m'offrir un vrai bel objet (t'as vu le visuel, classe, non ?).

H.A. : Tes chansons les plus politiques, elles ne risquent pas d'arriver après la bataille des présidentielles et de tomber à plat ?

H.A. : C'est des chansons politiques, pas des chansons électorales !

Je ne crois pas que les élections risquent de les rendre obsolètes du jour au lendemain (sauf peut-être quand je me moque de Sarkozy, mais ça me soulageait tellement). Le libéralisme destructeur, l'envie de changer le monde, de le sauver si c'est encore possible, tout ça risque de rester d'actualité encore pour quelques temps.

Et puis ça m'amuse de considérer cet album comme un dernier témoignage de l'époque où la France était un pays capitaliste.

H.A. : ?

H.A. : Ben oui, t'as pas remarqué ? C'est fini tout ça, maintenant on est tous heureux, on a coupé la tête des méchants, c'est la fête tous les jours, un homme nouveau est en construction, c'est exaltant, non ?

H.A. : Admettons... Tu fais des catégories dans tes chansons ? Une dose de personnel, une dose de social, une dose d'humour ?

H.A. : Ben non, justement, j'essaie d'éviter cet écueil : j'essaie de faire en sorte qu'une chanson d'amour ne soit pas trop nombrilis-



te, qu'une chanson marrante ne soit pas gratuitement amusante, qu'une chanson plus sociale évite la gravité ou le sentencieux. Peut-être par pudeur, peut-être aussi la peur de me laisser enfermer dans un style (chanteur engagé, chanteur comique ou chanteur intimiste).

H.A. : Donc tu recommandes ce disque ?

H.A. : On dit toujours ça, mais je trouve que c'est le plus beau. Même si aucun de ses textes ne figure parmi ceux dont je suis le plus fier, ses chansons sont réussies elles fonctionnent bien, la musique y a plus de place, ça respire mieux, c'est parfois très doux, parfois presque violent.

C'est bien simple, je l'écoute encore ces temps-ci dans ma voiture, après avoir passé un mois et demi les oreilles dedans pendant le mixage.

H.A. : Et la suite ?

H.A. : Agenda blindé pour trois ans. Tournée mondiale, Asie, Afrique, Amérique + le merchandising (tee-shirts, vaisselle, casquettes).

Non, je prépare une version piano-voix pour Avignon en juillet, avec au piano Michel Knuty, pianiste de mon camarade Thomas Pitiot. On sera au Théâtre des Vents, tous les soirs à 22h45, lui les jours impairs et moi les jours pairs.

H.A. : Merci

H.A. : Merci à toi, j'ai été un peu rude au début mais je dois te le dire : je ne suis jamais tombé sur un intervieweur aussi talentueux.

◀ Comment ça naît, une association de spectacles ? (chapitre 2)

« La preuve par neuf »

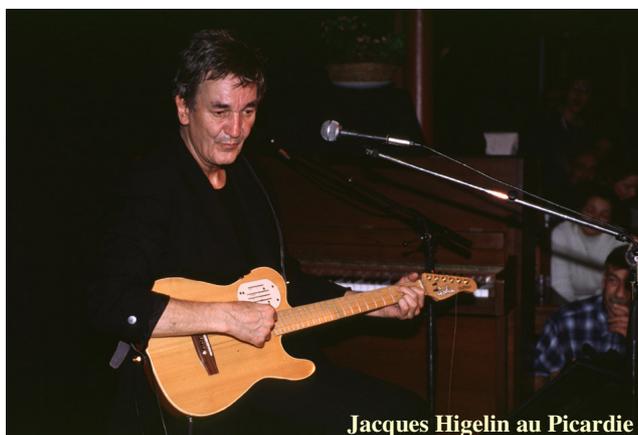
Un des buts que nous nous étions fixé était de faire partager au public le plus large le sentiment qu'on l'avait dépossédé de SA chanson en lui faisant croire qu'elle était triste, ringarde, ch...te, ou même qu'elle n'existait plus.

Nous voulions montrer que la chanson française d'aujourd'hui, malgré les apparences, était bien vivante, créative, inventive, poétique, joyeuse, gaie ou triste, dérangeante, engagée, ludique, et debout !

A l'image de la vie donc : multiple, riche et contradictoire.

Nous avons dès l'origine de nos programmations tenté de rendre compte de cette diversité. Dans 95% des cas, le public que nous sollicitons se déplaçait sans connaître (à quelques exceptions près) les artistes programmés. Et comment les auraient-ils connus puisqu'il n'existait plus d'espaces de découverte (ou si peu) dans les média audio-visuels ?

La curiosité du public restait cependant intacte pour peu qu'on lui propose de la nourrir en programmant des spectacles de qualité, et également qu'on le respecte en pratiquant des tarifs qui soient à sa portée.



Jacques Higelin au Picardie

Regagner à la «chanson d'auteur» un public populaire en nourrissant sa curiosité ainsi que l'envie de faire partager ces rendez-vous en des moments de convivialité, c'est ce que nous avons réalisé, au jour le jour, sans véritable expérience, à la force du bras de notre envie. Et ça a marché ! Le public était là, de plus en plus nombreux chaque année, au point que nous avons été amenés fréquemment à doubler nos soirées, organisées le plus souvent le premier

vendredi de chaque mois, et que nous devions prolonger le lendemain.

Certes, ça n'était pas Bercy, mais à l'issue d'une saison, nous avons la satisfaction d'avoir fait partager à plus d'un millier de personnes (*) un peu de notre ferveur.

Fiers de cette réussite, l'idée que cette expérience pouvait être reproduite nous a mobilisés au point qu'Allain Leprest a lancé l'idée d'en faire «*la preuve par neuf*». Tenter la même aventure dans neuf villes du Val-de-Marne !



Allain Leprest, Nicolas Réggiani, Jacques Higelin, Camille et Nicole, les patrons du Picardie

C'était prématuré et trop gros pour notre jeune association, mais l'idée a continué à faire son bonhomme de chemin. Nous verrons sous quelle forme elle a commencé à se concrétiser.

Nos activités rencontrant un accueil favorable auprès du public et une crédibilité grandissante auprès des artistes (voir photos 1 et 2), les adhésions à l'association ont suivi la même progression (**). Il faut préciser que l'association n'a existé longtemps que par le soutien de nos adhérents. Nous fonctionnions à cette époque sans aucune subvention. Toutes les personnes investies dans cette aventure exerçaient (heureusement) une activité professionnelle. Nous étions donc tous de vrais amateurs, de vrais bénévoles.

C'était sans doute plus difficile à gérer, mais c'était notre choix ainsi que notre grande liberté et aussi un aiguillon. Nous avons l'obligation de garnir au mieux la salle, faute de quoi nous ne pouvions plus continuer à dédommager les artistes, ni le resto qui nous accueillait.

Chaque nouvelle activité était une nouvelle aventure, un nouveau défi. C'était notre façon de nous mettre «en danger». Sans le public des

cabarets et les adhérents du Pavillon, l'association ne pouvait plus exister.



Qui est sur la photo ?

C'est aussi pourquoi nous ne demandions pas aux artistes de remplir la salle avec leurs familles ou leurs amis, ni de faire seuls la promo de leur passage chez nous. C'était notre travail, notre volonté et notre responsabilité. Simple ?

Il semblait pourtant que cela n'était pas chose courante...

(à suivre)...
Christian Landrain

(*) 978 spectateurs en 1994-95 et 1409 en 1998-99.
(**) 322 adhérents en 1998-99.

◀ Promos de Saison...

Comment ne pas dire deux mots des trois finalistes d'un Tremplin Chanson 2012 de très haut niveau ? C'était impossible. Alors par ordre d'entrée en scène, voici...



Hélène Grandsire *Piano Voix*

Une voix magnifique, des textes délicats et tendres, une envie de chanter qui fait plaisir à entendre et qu'elle partage avec celui qui écrit ses textes. Un premier album fait entièrement à la main, à l'amour, au piano, à la plume, à la voix, et qui laisse découvrir de belles perspectives. A suivre...

helenegrandsire.doremiblog.com/



Olivier Marais *Les bulles de Savon*

Ce garçon a un sens aigu de l'art populaire, des mots qui sonnent, qui frappent et qui accrochent, une guitare comme complice et des mélodies qui résonnent et durent, aussi drôle que tendre...

oliviermarais.com



Philippe Thomas *L'Etrangère*

Du beau travail, un sens du tragique et du grand, une voix rageuse à la Mano Solo, une rage rauque à la Lenny Escudero, des titres comme des épopées, il

sait nous embarquer sur ses chemins étrangers et étranges.

philippethomas.com

CHANSON-FLASH

Y avait
un match de foot
à la télé.

On a fait
l'amour,
l'amour.

Chaque fois
qu'un but
était marqué.

C'était pas mal,
m'a dit Ginette.

Domage
qu'ils ne jouaient pas
au basket.

François Corbier

APRÈS VOUS, JE N'EN FERAI RIEN ...

*Nous voilà dans un endroit / Qu'on appelle
Fontenoy / Au petit jour on entre en guerre.
(J. Debronckart)*



1743, on inaugure le premier tirage au sort pour la levée des troupes. Une chanson de propagande accompagne l'événement :
*Si le sort propice / Peut tomber sur moi / Quel autre service / Vaut celui du
roi ? / ... vite une cocarde / J'ai billet noir / Que l'on m'enregistre : / Fortuné
hasard, / J'étais un bélétre / Je suis un César..*

Et des soldats il va encore en falloir pour la guerre qui se prépare, car les Autrichiens se bagarrent pour des histoires de succession. Pour ceux qui veulent savoir ce que Louis XV vient faire là dedans, se reporter à leur vieux « Malet et Isaac ». Toujours est-il qu'un petit matin notre armée se retrouve dans les champs de Fontenoy défendus par des Anglais dans les Pays-Bas autrichiens aujourd'hui Belge !!

*Ce fut un dimanche au matin / Deux jours après le mois de juin (??)
Lon la landeriette / Que la bataille se donna / Lon la landerira*

Dés le matin, de ce 11 mai 1745, les soldats français s'étaient préparés au combat dans la gaieté :

Dérouillons nos fusils, / Le temps est venu de s'en servir !

Vers midi alors que la victoire semblait acquise, une énorme colonne anglo-hollandaise met en déroute notre centre. Temps mort demandé : de part et d'autre, les officiers s'avancent sur le front de leurs troupes pour se saluer avant la dernière attaque. Ce sont Charles Hay, capitaine des Anglais et le comte d'Anterroches, pour les bleus.

A une trentaine de pas du comte, Charles Hay prononce le fameux, « **Messieurs les Français, tirez les premiers,** » auquel d'Anterroches réplique avec un certain sens de la répartie : « **Faites tirer vous-même, les Français ne tirent jamais les premiers** »

En effet, précisait Maurice de Saxe, « **une troupe ne doit jamais se presser de faire feu la première, attendu que celle qui a tiré en présence de l'ennemi est une troupe défaite si celle qui lui est opposée conserve son feu** ». (vous suivez ?)

La réplique - souvent d'ailleurs interprétée à contresens - relève donc plus de la tactique que d'une courtoisie chevaleresque, pourtant courante chez les militaires.

Pour fêter la victoire, les soldats reprennent « les 3 jeunes tambours » et en font une chanson de marche nouvelle, qui depuis figure au répertoire militaire malgré l'intellectualisme des paroles : *A que de plaisir, mes chers amis / De piller un si beau pays / Que de fromage il y a*

Il ne manquait qu'un Prévert pour personnifier dans un grand tableau la gloire de la France éternelle :

Fesse queue doigt... / Advienne que pourri... / Advienne que pourra... / Tirez la bobinette / La chevillette cherra / Etcetera !... Etcetera !...